

Une histoire de la philosophie

76 Le positivisme logique

, par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Le scientisme, défendu par des penseurs comme Kant et Mill, qui souhaitaient universaliser l'usage de la méthode scientifique, notamment la méthode hypothético-déductive, cette extension universelle du mode d'explication scientifique, fut repris par Bertrand Russell. Ce dernier le développa avec une technicité accrue grâce à son atomisme logique, qui, comme vous l'aurez remarqué, semblait également présupposer une métaphysique atomistique. Nous verrons comment cela intervient dans notre discussion d'aujourd'hui. Enfin, Wittgenstein reprit cette idée dans son *Tractatus*, selon une perspective très similaire.

Le positivisme logique s'inscrit dans la continuité de l'approche positiviste du XIXe siècle. Au XIXe siècle, Kant forgea ce terme pour désigner son troisième stade positiviste, où l'on traite des données empiriques objectives de nature scientifique et où l'on cherche à formuler des généralisations empiriques à pouvoir explicatif. Ainsi, tout en conservant l'importance accordée par le positivisme aux données empiriques objectives et au thème de l'unité de la science, le positivisme logique y ajoute l'adjectif « logique », soulignant l'influence de l'importance accordée par Russell à l'usage et à la forme logiques du langage.

Le positivisme logique du XXe siècle trouve donc ses racines chez des penseurs comme Kant, Mill et Mark. Il existait un cercle viennois de positivistes logiques, qui s'est développé dans les années 1910 et 1920 et qui a façonné le développement continental de ce mouvement. Le développement anglais est en quelque sorte une émanation du cercle viennois, mais a ensuite été popularisé par A.J. Ayer dans son ouvrage **Language, Truth and Logic**.

Au sein du Cercle de Vienne, on trouve des personnalités comme Moritz Schlick et Rudolf Carnap. Leurs noms sont fréquemment cités dans les écrits sur le sujet, et l'importance majeure de ce cercle réside dans le fait que Wittgenstein y participa également après avoir quitté Oxford pour retourner en Autriche. Mais l'importance du Cercle de Vienne tient surtout à son rôle dans le développement initial du mouvement, passant d'un empirisme assez naïf à une approche reconnaissant que la distinction entre sensibilité, données et objets matériels nous oriente vers une épistémologie phénoméniste.

Et une approche qui reconnaissait qu'une vérification empirique directe d'un énoncé apparemment empirique n'est pas toujours possible ; parfois, la vérification doit être indirecte et passer par les implications logiques de cet énoncé, combinées à d'autres assertions. Mais le Cercle de Vienne en a posé les fondements. Or, tant au sein du Cercle de Vienne que chez A.J. Ayer, se trouvait le fondement même, le fondement

crucial, ce qui lui conférerait son impact si particulier, et dont la disparition a entraîné celle du positivisme logique.

Sa particularité résidait dans sa théorie de la vérifiabilité du sens. Je tiens à préciser qu'il ne s'agit pas d'une théorie expliquant comment on établit la vérité ; ce n'est pas une théorie de la vérité, même si le terme « vérification » y est employé. Elle concerne le sens du langage ; c'est une théorie du langage.

On peut saisir assez simplement la théorie en consultant ce schéma, où le langage remplit essentiellement deux fonctions : cognitive et non cognitive. On trouve toutes sortes d'énoncés non cognitifs : exclamations émotionnelles, questions, cris et déclarations expressives. D'autre part, les énoncés cognitifs, c'est-à-dire les énoncés qui produisent une action, se divisent en deux catégories : synthétiques et analytiques, ce qui semble être un retour aux idées de David Hume.

Les énoncés synthétiques étant factuels, ils portent sur des faits avérés et sont donc susceptibles de vérification empirique. Les énoncés analytiques, quant à eux, où le prédicat est logiquement inclus dans le sujet, ont une signification purement formelle : ils décrivent l'usage logique du sujet et du prédicat. Parmi ces derniers, on trouve les définitions, les tautologies et, selon la perspective du positiviste logique, probablement aussi les énoncés mathématiques.

En résumé, toute affirmation qui reprend la forme logique des lois de la pensée ($A = A$, $A \neq \text{non-}A$) inclut une définition, et donc une tautologie. De même, si l'on soutient que les énoncés mathématiques sont analytiques plutôt qu'empiriques, comme le pensait Mill, ils sont également inclus. Or, la théorie de la vérifiabilité est une théorie qui porte sur la signification des énoncés factuels.

C'est là que réside l'essentiel. Cette théorie est notamment énoncée par Stumpf lorsqu'il affirme que le sens d'un énoncé factuel réside dans la méthode de sa vérification. Le sens est la méthode de sa vérification.

Ce n'est peut-être pas très éclairant, mais cela souligne l'importance des procédures empiriques, et notamment des procédures de vérification empirique. Plus précisément, le sens d'un énoncé empirique réside dans sa référence à des données empiriques, qu'elles soient effectivement disponibles ou potentielles. La méthode de vérification est donc essentielle, car il faut savoir comment se référer aux données pour pouvoir déterminer à quel type de données un énoncé se réfère.

La méthode de vérification est donc essentielle pour déterminer la pertinence d'un énoncé factuel. C'est là que les distinctions plus importantes commencent à apparaître. Si vous lisez la préface de cette deuxième édition (la mienne est plus usée que la vôtre), vous constaterez qu'Ayer établit une distinction entre vérification directe et indirecte.

Ainsi, l'affirmation « Je vois une maison » est directement vérifiable. Et comme elle est directement vérifiable, elle a une signification factuelle. Qu'elle soit vraie ou fausse n'a aucune importance.

Sa signification est telle que vous pourriez, si vous le souhaitez, le vérifier – mais cela reste aux scientifiques –, établir la vérité ou la fausseté d'une affirmation, si vous connaissez la méthode de vérification. Le souci du philosophe est simplement de déterminer si cette affirmation a un sens factuel. Et pour cela, il suffit de savoir qu'il existe une méthode de vérification possible.

En revanche, la vérification indirecte requiert d'autres prémisses qui impliquent des énoncés directement vérifiables, non déductibles de l'énoncé donné seul. Prenons par exemple l'énoncé : « Cette clé est en fer. »

Maintenant que je vois une clé dont l'identité est directement vérifiable, il faudrait, pour confirmer qu'elle est en fer, déterminer la nature de ce métal. Ainsi, en tenant compte de ces prémisses, certaines observations pourraient être déduites et permettre de vérifier indirectement que cette clé est en fer.

Donc, vérification directe ou indirecte. Carnap a beaucoup insisté sur l'importance de la vérification indirecte en sciences. C'est une distinction importante.

Dans son premier chapitre, Ayer établit également une distinction, en pratique. Or, il est vérifiable en pratique que je vois une pièce remplie de visages devant moi. Mais il n'est vérifiable qu'en principe que des champignons poussent de l'autre côté de la lune.

Ou encore que Cléopâtre portait une robe rouge pour son 21^e anniversaire. Autrement dit, si nous pouvions nous rendre sur la face cachée de la Lune, nous saurions quelles méthodes d'observation employer. Et si nous pouvions remonter le temps jusqu'à l'époque de Cléopâtre et vérifier comment elle était le jour de son 21^e anniversaire, nous pourrions alors confirmer qu'elle portait bien une robe rouge ce jour-là.

Cette affirmation est alors vérifiable en principe. Ainsi, le principe de vérifiabilité permet d'admettre des énoncés historiques, des énoncés concernant l'avenir, des énoncés portant sur ce qui est technologiquement impossible, c'est-à-dire impossible en pratique, mais possible en principe. Ce qu'il interdit, ce sont les énoncés qui ne sont absolument pas vérifiables empiriquement.

À savoir, des énoncés métaphysiques d'une réalité en soi qui Elle est distincte de toutes les apparences. Et je dis bien une réalité en soi, car à la lecture du premier chapitre d'Ayer sur l'élimination de la métaphysique, on comprend que la

métaphysique qu'il rejette est celle de F.H. Bradley, hégélien, qui distinguait la réalité de ses divers degrés d'apparence. La réalité en soi n'est pas accessible empiriquement.

En parler n'est pas vérifiable empiriquement . Cette assertion métaphysique serait ainsi éliminée. Mais les différentes manifestations sont, bien sûr, empiriquement accessibles.

Il n'y a donc aucun problème à parler des apparences. Mais la métaphysique qui est éliminée est celle qui établit une distinction entre la chose en soi et la chose issue de cette chose. Entre la réalité sous-jacente et le monde des apparences.

Il existe maintenant une troisième distinction, qu'il établit au premier chapitre, page 37 : la distinction entre vérification forte et vérification faible.

Une vérification rigoureuse serait concluante. Elle vous apporterait la certitude. Le genre de chose que souhaiterait un fondationnaliste.

Une vérification faible se contenterait d'une probabilité. Or, Ayer définit sans problème un principe de vérifiabilité qui admet la vérification indirecte, la vérification en principe plutôt que nécessairement en pratique, et la vérification faible plutôt que forte. Gardez cela à l'esprit.

C'est assez important . Permettez-moi maintenant de faire quelques remarques sur les réactions suscitées par ce principe de vérifiabilité. Car, en l'espace de quelques décennies, il a dû être reformulé face aux critiques.

En effet, certaines de ces distinctions, introduites par Ayer, ont été formulées en réponse à des critiques. On reprochait à ce critère empirique d'être trop restrictif. Et c'est finalement la critique de ce principe de vérifiabilité qui a conduit au déclin du positivisme logique.

L'une des premières critiques formulées est que les généralisations empiriques ne sont pas vérifiables, même en principe. Autrement dit, toute généralisation implique toujours l'existence de cas possibles inaccessibles.

Ainsi, toute affirmation concernant tous les membres d'une classe étendue serait, selon le principe de vérifiabilité, dépourvue de sens factuel. La réponse à cela a été de prétendre qu'il nous faut un principe de falsifiabilité. Autrement dit, une généralisation empirique est toujours falsifiable par principe.

Si vous trouviez un seul exemple contraire, vous réfutiez la généralisation. Tous les Crétois sont des menteurs. Maintenant, trouvez un Crétois de souche qui ne le soit pas.

Et vous avez falsifié l'énoncé général. Cela signifie donc que vous souhaitez simplement qu'une proposition, un énoncé prétendument factuel, puisse être vérifiée ou réfutée. Autrement dit, qu'elle soit vérifiable ou réfutable, afin d'avoir une base empirique.

On pourrait se demander pourquoi ne pas insister simplement sur la falsifiabilité. Voyez-vous, une généralisation empirique n'est pas vérifiable, mais elle est falsifiable ; une assertion singulière concernant un cas particulier est vérifiable, mais pas toujours falsifiable. En effet, il existe toujours une affirmation qui n'est pas falsifiable.

Comment savoir qu'il n'existe pas une personne correspondant à cette description qui se cache systématiquement lors de vos recherches ? Il faut donc à la fois la vérifiabilité et la falsifiabilité. La seconde critique portait sur le statut même du critère de vérifiabilité. Le positiviste affirme que tous les énoncés sont soit synthétiques, soit analytiques, factuels, soit formels.

Quelle est la formulation du principe de vérifiabilité ? S'agit-il d'un énoncé factuel ? C'est en effet le sens même du terme « signification ». Ou bien est-ce un énoncé formel ? Analytique ? Il devient évident que la théorie de la vérifiabilité n'est pas un énoncé empirique susceptible d'être vérifié ou falsifié par des procédures empiriques. Dans les années 50, à l'université, j'ai eu un professeur qui, pour illustrer ce point, affirmait que, tout au long de l'histoire, le terme « signification » a revêtu une autre signification.

Autrement dit, si la signification factuelle se résumait à une description empirique, si la seule signification factuelle se référait aux objets empiriques, aux données empiriques, alors il serait impossible de trouver un sens aux choses qui se rapportent à d'autres types d'entités. Or, c'est précisément ce que l'on fait. Platon, par exemple, trouvait très pertinent de parler de formes réelles.

Les théologiens jugent très pertinent de parler de Dieu. Or, aucune de ces affirmations n'est vérifiable empiriquement. Il s'agit donc soit d'une affirmation factuellement fausse, soit d'une affirmation non factuelle.

Ayer a compris. Il revient sur son affirmation selon laquelle il s'agirait d'un énoncé factuel concernant la signification des énoncés factuels et soutient plutôt qu'il s'agit d'une stipulation méthodologique.

Autrement dit, c'est une règle que le positiviste adopte à des fins méthodologiques. Or, si tel est le cas, et que vous ne souhaitez pas l'adopter, vous n'y êtes pas obligé. Dès lors, le principe de vérifiabilité perd de son influence sur le discours philosophique.

Vous voyez ? Si vous voulez être empiriste, si vous voulez être positiviste , alors c'est un bon principe à suivre. Mais si vous ne voulez pas être positiviste , alors, évidemment, rien ne vous oblige à l'adopter. Et toute la tempête commença à se calmer.

Vous voyez ? Ce n'est pas vraiment une définition. C'est plutôt un principe arbitraire. Ce n'est pas parce qu'il est censé être commun aux sciences empiriques qu'il s'applique à tous les énoncés factuels.

Mais cela a donné lieu à une troisième critique. En effet, le principe de vérifiabilité a été élaboré en partant du principe qu'il était le principe opératoire des sciences empiriques. Or, des développements en philosophie des sciences ont clairement démontré que les sciences ne sont pas purement empiriques.

Ce principe ne s'applique donc même pas aux sciences empiriques. Vous pouvez maintenant anticiper ces évolutions : elles ont permis de commencer à reconnaître la subjectivité dans les sciences naturelles.

a priori de Kant . La révolution copernicienne dans les sciences naturelles. Des développements qui commencèrent à rejeter la simplification excessive de la méthode déductive hypothétique.

Permettez-moi d'en citer trois ou quatre. L'un d'eux est l'œuvre d'un homme nommé Norwood Hanson, un livre intitulé *Patterns of Discovery*.

Hanson enseignait l'histoire et la philosophie des sciences à Yale . Ses recherches historiques l'ont amené à la conclusion que toute observation est imprégnée de théorie . Et il n'est pas nécessaire d'avoir une compréhension très pointue de la méthode scientifique. pour voir cela.

Le scientifique ne se contente pas d'observer passivement toutes les données disponibles. Il arrive avec une hypothèse de travail. Ainsi, la pertinence de ses données est définie par cette hypothèse.

Ce qui, à son tour, est suggéré par une théorie. Autrement dit, des facteurs conceptuels antérieurs déterminent les données prises en compte . Des observations imprégnées de théorie.

Le deuxième exemple vous est probablement plus familier : Thomas Kuhn et ses travaux sur la structure des révolutions scientifiques.

Publié dans les années 1950, cet ouvrage, s'appuyant sur ses études en histoire des sciences, amène l'auteur à reconnaître que la théorie s'inscrit dans un paradigme

conceptuel beaucoup plus vaste et que les révolutions scientifiques surviennent lors de changements de paradigme.

On passe d'une cosmologie ptolémaïque à une cosmologie copernicienne. Il s'agit d'un changement de paradigme. Son argument est que, au sein de chaque paradigme, on peut observer des périodes d'accroissement progressif et cumulatif des connaissances scientifiques.

Compte tenu des paradigmes existants, il peut donc sembler y avoir une vérifiabilité empirique de certaines théories qui fonctionnent, bien qu'elles soient suggérées par le paradigme. Mais lorsqu'un changement de paradigme survient, un cadre explicatif différent entre en jeu.

Le changement de paradigme ne résulte pas du poids des preuves empiriques. Il survient plutôt parce qu'au sein de la communauté scientifique, se développe, souvent pour des raisons non empiriques, une insatisfaction à l'égard du paradigme existant. Ce dernier peut manquer de pouvoir explicatif.

Elle peut manquer de cohérence. Elle peut s'avérer inutilement compliquée, et nous opterons alors pour une version plus simple. Et ainsi de suite.

Ainsi, Thomas Kuhn rejette l'emprise d'un empirisme purement objectif sur la science. Le troisième exemple est celui de Michael Polanyi, philosophe des sciences polonais qui enseignait en Grande-Bretagne.

Michael Polanyi a développé son travail dans deux ouvrages majeurs : La Dimension tacite et la Connaissance personnelle.

Dans les deux cas, les titres sont en quelque sorte révélateurs. La dimension tacite souligne clairement l'existence de nombreux aspects tacites de la connaissance humaine qui ne sont pas expliqués par la recherche empirique. Dans notre perception quotidienne, nous avons une vision périphérique.

Ce à quoi on ne pense pas forcément. Jusqu'à ce que quelqu'un en parle et que cela nous y fasse penser. Si bien qu'en regardant par ici, je me rends compte, de façon indirecte, que David est toujours là.

Il y a toujours cette forme de conscience périphérique, non seulement visuelle, mais aussi mentale. Elle fait partie intégrante du contexte global de l'ensemble que nous observons.

Ainsi, une étude empirique objective et ciblée ne révèle qu'une partie de la réalité. Dans ses travaux sur la connaissance personnelle, il aborde la dimension personnelle

du savoir, qui influence la motivation, le choix d'un sujet de recherche, la sélectivité, etc.

Si vous souhaitez vérifier par vous-même l'idée que la science est toujours purement objective et dépersonnelle, demandez à un scientifique pourquoi il fait de la science. Je l'ai fait une fois avec un ami chimiste. « Pourquoi la chimie ? Et pourquoi ce type de recherche en chimie ? » Vous obtiendrez alors des réponses, soit des jugements esthétiques, soit d'autres jugements de valeur.

Autrement dit, la dimension personnelle est toujours présente. C'est pourquoi le progrès scientifique est imprévisible. Car on ne sait jamais quelle sera cette dimension personnelle, ni d'ailleurs la dimension socio-économique qui sous-tend certaines recherches scientifiques.

Il faut donc garder à l'esprit Polanyi. Plus récemment, on trouve Feyerabend, qui adopte une interprétation conventionnaliste de la science. Autrement dit, les théories scientifiques ne sont que des manières conventionnelles dont les scientifiques parlent des choses.

Un conventionnalisme entièrement relativiste. La science ne nous renseigne pas sur la réalité. C'est de l'anti-réalisme en science.

Avec les évolutions survenues dans les années 40 et 60, on assiste alors au rejet de l'idée que toute explication scientifique se résume à une explication purement objective et empirique, fondée sur des lois générales et des généralisations empiriques. L'idée que la connaissance scientifique est toujours vérifiée empiriquement, ou du moins vérifiable en principe, s'avère erronée.

Ainsi, toute la thèse du scientisme commence à s'effondrer. C'est le postmodernisme en philosophie des sciences. Il existe une quatrième objection, que vous découvrirez dans Stumpf.

Lorsqu'il vous présentera W.V.O. Quine, le philosophe de Harvard, dont le célèbre essai sur les deux dogmes de l'empirisme a marqué un tournant dans le déclin du positivisme logique, vous l'aurez peut-être déjà lu – je l'espère. L'un de ces dogmes est le réductionnisme.

Réductionnisme. Tentative de réduire toute connaissance à une généralisation empirique. Le principe de vérifiabilité est réductionniste en ce sens.

Il s'agit de réduire tous les énoncés factuels à des énoncés empiriquement vérifiables. C'est le réductionnisme. Or, il rejette cette approche car il considère que les observations sont imprégnées de théorie, et non purement objectives et neutres sur le plan théorique.

Le second dogme de l'empirisme est ce qu'il appelle la dichotomie analytique-synthétique. En clair, le principe de vérifiabilité repose sur l'idée que certains énoncés sont synthétiques, d'autres analytiques, et que les deux ne se rejoignent jamais . Ce sont des catégories distinctes.

Une dichotomie. Deux types différents, logiquement, de propositions. Or, Quine démontre que cette dichotomie est erronée.

C'est une question de degré, qui dépend du contexte. Ainsi, par exemple, si l'on prend – et ce n'est pas son exemple – l'affirmation « Dieu est bon », cette affirmation peut sembler, à première vue, un fait avéré, que les positivistes aimeraient pouvoir vérifier empiriquement. Or, comme elle ne l'est pas, Ayer la rejetterait.

Il ne s'agit pas à proprement parler d'un énoncé factuel. Mais, dans le contexte du discours judéo-chrétien, est-ce censé être un constat empirique ? N'est-ce pas plutôt une analyse, d'un point de vue théologique ? Le sens même du terme « Dieu », non seulement dans la tradition judéo-chrétienne, mais aussi dans la tradition platonicienne, est que Dieu est le bien. Affirmer que Dieu est bon, dans ce contexte, est donc une analyse.

Alors, qu'en est-il ? En réalité, cela peut s'interpréter de deux manières, selon le contexte. Si l'on a affaire à un empiriste pur qui considère que le mot « Dieu » est dépourvu de toute signification, cela peut apparaître comme une affirmation neutre et factuelle. Mais si le mot « Dieu » a une quelconque signification, dans les grandes religions, c'est en termes de Dieu comme incarnation du bien.

Quine reconnaît donc ce phénomène dans de nombreux cas et rejette cette dichotomie. Il conçoit plutôt la connaissance humaine non comme un ensemble de propositions isolables, que nous interconnecterions au sein d'un système déductif à la Bertrand Russell. Loin de là.

La connaissance ne saurait être modélisée selon un système déductif. Elle s'apparente davantage à un réseau de croyances. La différence réside, bien sûr, dans le fait qu'un système déductif procède avec une précision quasi militaire, d'une proposition à l'autre, et ainsi de suite jusqu'au bout.

Déduction logique. Un réseau de croyances serait un ensemble de propositions se soutenant mutuellement, tissées de diverses manières qui ne sont pas strictement formulables dans les systèmes déductifs. Il s'agit d'un réseau d'hypothèses interdépendantes que nous construisons.

Autrement dit, l'ensemble des connaissances dont nous disposons se caractérise par sa cohérence. Cohérence en ce sens qu'il est unifié, qu'il forme un tout. Cohérence en ce sens qu'il est cohérent et autonome.

Mais il s'agit d'une conception faillibiliste, dans la mesure où, du fait de la nature paradigmatique de la pensée, nous pouvons travailler avec un paradigme quelque peu erroné. De ce fait, la structure globale des interrelations peut différer quelque peu de ce que nous imaginons. Outre le faillibilisme et la cohérence, qui fournissent une certaine justification, il propose une justification pragmatique de l'ensemble des croyances.

Cette façon de penser est pertinente. Et je crois que son fondement pragmatique repose sur les sciences. Autrement dit, il adopte un ensemble d'hypothèses scientifiques qu'il considère comme probablement correctes car elles sont fécondes et permettent de formuler de nouvelles hypothèses, de mettre en place des programmes de recherche et de mener des recherches.

Cela ouvre la voie à d'autres choses. Il y a donc une valeur pragmatique à une telle chose. Or, si l'on rejette la dichotomie analytique-synthétique, il devient assez évident que tout le système positiviste commence à s'effondrer.

Enfin, la dernière critique que je souhaite mentionner vient de Wittgenstein lui-même. Wittgenstein, qui dans son premier ouvrage, le *Tractatus*, était essentiellement un atomiste logique de type Russell, et apparemment un partisan de la vérifiabilité, publia en 1945 son deuxième ouvrage majeur, les *Recherches philosophiques*.

Ainsi, lorsque nous parlons du Wittgenstein de la seconde période, c'est à cet ouvrage que nous faisons référence : les *Recherches philosophiques*. Il y critique le positivisme de ses œuvres précédentes de diverses manières.

L'une des critiques est que la théorie de la signification par l'image, comme il l'appelait, c'est-à-dire la théorie de la vérifiabilité, est dépourvue de sens clair. On dirait que la théorie de la vérifiabilité n'a aucun sens. C'est la même critique.

Il le reconnaît. Il y ajoute cependant le reproche que l'insistance sur un langage logique idéal – rappelons que nous distinguons la philosophie du langage idéal de la philosophie du langage ordinaire –, l'insistance sur un langage logique idéal du type de celui que Russell souhaitait, où des propositions atomiques renvoient à des faits atomiques, est trop artificielle. Trop artificielle.

C'est artificiel, car le langage ne se prête pas à ce genre de réductionnisme étroit. Vous voyez, je reprends la même critique que Quine : le langage ne rentre pas dans ce moule étriqué.

En revanche, lorsqu'on examine l'usage courant du langage, c'est-à-dire la façon dont les gens ordinaires l'utilisent, même les scientifiques lorsqu'ils ne parlent pas de jargon scientifique, on constate une bien plus grande variété. Bien plus variée que la simple distinction entre langage cognitif et non cognitif. Dans le premier cas, on parle de langage factuel ou formel.

Bien plus varié que cela. Et l'usage courant de la langue, après tout, s'est développé au fil des siècles par tâtonnements et sélection ; il a fait ses preuves au fil des siècles. Donc, ce qu'il fait, c'est parler ; au lieu d'une multitude de jeux de langage, de façons d'utiliser la langue.

Comme je l'ai illustré pour Quine avec l'expression « Dieu est bon », qui peut être interprétée comme une affirmation synthétique ou analytique, vous pouvez constater que cette affirmation est effectivement employée dans un contexte pastoral particulier : par un pasteur cherchant à reconforter une veuve en deuil.

L'énoncé employé dans ce contexte remplit une fonction autre que celle de simplement énoncer un fait objectif et scientifique. Ou encore, celle de proposer une définition ou une tautologie. Le langage vise à remplir une fonction d'ordre social, voire pastoral.

Vous verrez. Une diversité de jeux de langage. Car il existe une diversité de formes de vie.

Autrement dit, les jeux auxquels nous jouons dans notre vie. Que faisons-nous dans la vie ? Et le type d'analyse que nous recherchons est donc une analyse fonctionnelle plutôt qu'une analyse logique. Une analyse non pas de la logique du langage imposant nos grilles positivistes étroites, mais une analyse des fonctions réelles que le langage remplit dans le discours ordinaire.

On pourrait dire que Wittgenstein s'est converti, de mathématicien et scientifique, à amoureux des lettres. Comme s'il avait lu de la littérature pendant son absence. Vous verrez.

La diversité des jeux de langage. Et c'est cet élargissement de l'horizon à d'autres usages du langage que les approches simplement empiriques ou analytiques qui semble avoir finalement eu raison de la philosophie anglaise. De sorte qu'au milieu des années 50, on peut affirmer sans exagérer que la philosophie du langage ordinaire dominait les universités britanniques.

Le positivisme théologique avait émergé quinze ans auparavant. Que s'était-il passé entre-temps ? Eh bien, ces réactions philosophiques. Mais aussi, la Seconde Guerre mondiale.

Et je ne crois pas que ce soit sans fondement que la civilisation occidentale n'ait pu traverser le traumatisme de la Seconde Guerre mondiale sans découvrir à quel point l'analyse positiviste du langage est superficielle, du point de vue du sens. Vous verrez. Et par conséquent, les attentes s'élargissent.

L'une des autres influences à l'origine de ce changement apparaîtra clairement à la lecture d'A.J. Ayer. Voici quelques pages de son autobiographie où il évoque cette influence. Permettez-moi de vous en lire quelques paragraphes.

D'ailleurs, j'ai été fasciné par son autobiographie il y a quelques années, car il s'est avéré qu'il avait travaillé pour le contre-espionnage britannique pendant la Seconde Guerre mondiale. D'abord en France occupée, puis dans une base d'analyse informatique rudimentaire aux Bermudes, où il a participé au décryptage des codes allemands. Ce qui m'a fasciné, c'est que j'étais moi-même aux Bermudes à la même époque, technicien radio dans l'armée de l'air.

Un jour, nous avons été envoyés de Kinley Field à Hamilton Harbour, sur une île du port, pour entretenir du matériel. On nous a dit que nous pouvions installer notre quartier général dans un hôtel réquisitionné par l'armée sur la côte et y prendre nos repas, ce que nous avons fait. Curieusement, il y avait beaucoup de civils, que nous avons supposés être des civils réquisitionnés par l'armée pour travailler sur ce projet secret d'entretien de matériel.

À ma connaissance, AJ Eyre était de ceux-là, car il était présent à cette époque. Moi aussi. J'ai donc été fasciné par son autobiographie, car nos chemins se sont croisés comme des navires dans la nuit ou comme des bateaux dans le port de Hamilton. Voici ce qu'il dit à propos de la genèse du livre.

J'ai commencé à écrire ce livre immédiatement et je l'ai terminé en 18 mois, en y travaillant presque sans interruption, hormis quelques périodes d'enseignement. Je n'arrive pas à l'imaginer. J'ai écrit tous mes autres livres à la main, mais celui-ci, je l'ai tapé maladroitement avec deux doigts.

Cela me donne du courage. Mais au final, il s'agit de produire un scénario acceptable. Sauf que le premier chapitre est adapté d'un article de la revue Mind.

Je n'ai pas fait de brouillon, mais j'ai écrit lentement pour éviter d'avoir à faire des corrections. J'étais satisfait, et je puisais du réconfort dans ces témoignages ; j'étais satisfait si une journée de travail me permettait d'écrire une page de 300 mots. D'accord.

Je me dis que si j'arrive à écrire dix pages en huit heures, c'est déjà bien. Lui, il a pris une page, 300 mots. Si j'avais pu faire ça tous les jours, j'aurais fini le livre en un peu plus de six mois au lieu d'un an et demi.

Comme il ne comptait que 60 000 mots, certains d'entre vous se sont interrogés sur sa longueur à mon arrivée. Autant de mots pour un prix si modique ! Si seulement j'avais pu en faire autant chaque jour... Mais j'étais souvent bloqué, non pas tant par un manque d'inspiration, même si cela arrivait parfois, mais par une difficulté à trouver la meilleure façon de l'exprimer.

J'écrivais avec passion, tout en veillant à la clarté de mon propos. Et ce travail n'a pas été vain. Quels en sont les défauts ? Le livre n'a pas souffert d'obscurité.

On pourrait plutôt lui reprocher de privilégier la clarté à la profondeur. Hormis quelques détails, les idées qu'elle exprimait n'avaient rien d'original. Elles étaient un mélange du positivisme du Cercle de Vienne, que j'attribuais également à Wittgenstein.

Sans oublier l'empirisme réductionniste, que j'avais emprunté à Hume et Russell. Bon, rien de surprenant. Et puis, tenez-vous bien, l'approche analytique de G.E. Moore et de ses disciples.

Que vous souvenez-vous de G.E. Moore ? C'était un réaliste, pas un phénoméniste. Cela n'influence en rien Ayer. Il demeure un phénoméniste.

Mais il s'intéressait à l'analyse conceptuelle plutôt qu'à l'analyse strictement logique. En effet, vous aurez bien du mal à trouver dans l'ouvrage d'Ayer le genre d'atomisme logique que l'on trouve chez Russell et Wittgenstein. C'est une analyse vouée à l'échec.

Mais ajoutons à cela que Moore, bien qu'analyste conceptuel, demeure un empiriste qui établit constamment des distinctions entre énoncés analytiques et synthétiques, comme si ces deux catégories étaient exhaustives. Rappelons-nous son argument, dans sa réfutation de l'idéalisme, concernant l'affirmation « être, c'est être perçu ». L'influence de Moore a donc au moins le mérite d'humaniser le langage et l'approche.

Et celles agrémentées d'une touche de pragmatisme à la C.I. Lewis. C.I. Lewis, pragmatiste américain des années 30 et 40. Le pragmatisme.

Oui, pour des raisons pratiques, il suffit d'un phénoménologue pour compter. Vous l'entendrez dire ce genre de choses. Il poursuit : « J'ai commencé par un essai sommaire et une mise en œuvre de la métaphysique, en utilisant le principe de vérification comme axiome. »

On en déduit donc que si la philosophie devait apporter une contribution indépendante à la connaissance, elle ne pourrait se limiter qu'à la pratique de l'analyse. La philosophie, dans son unique fonction, est l'analyse. L'analyse du sens du langage afin de résoudre les énigmes et les confusions de la philosophie traditionnelle, notamment en métaphysique.

Donc, pour reprendre ses propres termes, c'est la voie qu'il a choisie. Des questions ou des commentaires ? La prochaine fois, nous parlerons d'IA. Eh bien, tu as tenu le coup, et ma voix aussi.

Bon, je crois qu'on va en rester là pour aujourd'hui.